

« Le nom est le début de la constitution de notre identité »

Avec « Patronyme », Vanessa Springora brise la chaîne du silence, comme elle l'a fait avec « Le consentement », où elle dénonçait l'emprise qu'elle avait subie de l'écrivain Gabriel Matzneff qui l'avait placée sous les projecteurs. Ici, elle décortique son nom, la figure de son père, qui lui a échappé toute sa vie, et celle de son grand-père, qu'elle découvre en nazi.

ENTRETIEN

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Le nom de Vanessa Springora a éclaté dans les premiers jours de janvier 2020, à la publication de son livre *Le consentement*. La polémique fut incroyable, remit en cause la passivité de critiques et d'émissions littéraires à l'égard de Gabriel Matzneff, écrivain français qui, dans ses romans, décrivait sa passion pour les jeunes filles à peine en fleur. Vanessa Springora racontait, simplement, la relation qu'elle avait eue, de ses 14 à ses 16 ans, avec cet ogre, sous emprise totale. Elle dénonçait ainsi un homme mais aussi une époque qui permettait ce genre de prédation. Et voulait, par son écriture, enfermer Matzneff dans un livre, comme lui l'avait enfermée dans son emprise.

Elle brisait ainsi un silence assourdissant qui planait sur une partie de sa vie. Elle continue à dévoiler les non-dits dans ce *Patronyme*, qui vient de sortir. Et qui, s'il ne suscitera pas le scandale de son précédent, s'impose comme un récit formidable et profond, angoissant et haletant, particulier et universel. Le père de Vanessa Springora est mort quelques jours après la sortie du *Consentement*. Cet homme lui avait échappé toute sa vie : elle ne le connaissait pas. Patrick était un mythomane, qui valsait d'un emploi à l'autre, qui professait des opinions antisémites et d'extrême droite. Elle a voulu en savoir davantage sur lui, le connaître pour mieux le comprendre peut-être. Mais, dans les papiers qu'elle a découverts dans l'appartement de son père mort, elle exhuma des documents sur le père de son père, Josef. Dont, désagréable surprise, des photos où il porte des insignes nazis.

Vous avez brisé la chaîne du silence avec *Le consentement*. C'est la même pulsion qui vous a entraînée à entamer des recherches sur votre père et sur votre grand-père ?

Je n'avais pas de préméditation particulière au moment où j'ai commencé à faire cette enquête. D'ailleurs, au départ, je n'avais pas l'idée d'en faire un livre. J'étais partie sur un autre sujet du livre, un roman historique féministe, mais finalement le livre m'a happée et m'a détournée de ce projet. Donc, finalement, cette idée de briser le silence, qui semble effectivement caractériser mon travail, c'est quelque chose dont je m'aperçois en même temps que je vous en parle. C'est sans doute que mon travail est très proche de l'exploration psychanalytique. Avec l'idée de s'opposer à des non-dits, de déconstruire un récit



Vanessa Springora : « Il faut rester très modeste par rapport à ce qu'on parvient à saisir d'une existence. » © JF PAGA.

Cette idée de briser le silence, qui semble effectivement caractériser mon travail, c'est quelque chose dont je m'aperçois en même temps que je vous en parle

”

officiel, ou en tout cas d'y ajouter une version qui le rend un peu plus complet.

Votre enquête sur votre père et votre grand-père a duré quasiment deux ans. Pour *Le consentement*, l'histoire était très ancienne et je l'écrivais de façon rétrospective. Là, j'ai écrit vraiment au fur et à mesure que je menais cette enquête en ne sachant finalement pas du tout quelle forme allait prendre le livre et où ça allait me mener. Mais c'est vrai que le point de départ était d'essayer de mieux comprendre qui était ce père très énigmatique et peut-être de pouvoir entamer un début de réconciliation post-mortem avec lui. Il se trouve que c'est finalement en faisant le détour par la figure de mon grand-père que j'ai pu faire ce travail d'élucidation de cet homme qu'était mon père. En partie seulement, parce qu'il restera évidemment toujours des zones d'ombre. S'agissant de mon père comme de mon grand-père.

La première recherche portait sur votre nom. En fait, votre grand-père a modifié son nom en France, de Springer en Springora. Le nom, c'est important ?

Ah oui, je crois. Le dernier chapitre de mon livre s'appelle « Nom propre » et il est question justement de ce que c'est d'avoir un nom à soi. J'ai ressenti un certain malaise au moment où *Le consentement* est devenu un succès et que j'ai vu mon nom un peu affiché partout. J'avais un sentiment d'inquiétante étrangeté, comme si ce nom ne m'appartenait pas complètement, si on parlait de quelqu'un d'autre. Et pourtant, j'ai plutôt bien aimé mon nom, je le trouvais assez joli, original. Mais je savais bien depuis très longtemps de toute façon, qu'il cachait quelque chose. Notamment parce que c'est un hapax, on ne trouve aucun homonyme nulle part. Le nom est le début de la constitution

de notre identité. Si mon grand-père ne s'était pas appelé Springer mais Springera, un nom tchèque, il n'aurait peut-être pas fait les mêmes choix. Son nom l'a amené à tendre vers l'idéologie nazie et finalement à l'épouser.

Dans l'appartement où vivait et est décédé votre père, vous trouvez des photos de votre grand-père en uniforme, marqué d'un signe nazi. Et là, c'est la sidération ?

La sidération, oui. Mais d'abord la colère. Et un sentiment de trahison. « C'était donc ça ! », me suis-je dit. Mais, tout de suite, j'ai aussi compris que c'était lié à la folie de mon père, à son incapacité à être père, à toute cette souffrance qui s'est répercutée sur deux générations et dont j'ai souffert aussi. Donc j'étais en colère contre mon grand-père et en même temps, j'ai commencé à ressentir un début d'explication et donc de soulagement. Pourquoi je ne voyais pas mon père, pourquoi il était absent, je n'arrivais pas à l'expliquer. Et là, tout d'un coup, les choses ont commencé à prendre forme. C'était la sidération et finalement l'envie d'en savoir plus.

Votre enquête a accumulé des indices, des documents, des témoignages. Mais toute la vérité, vous ne l'avez pas encore : elle est fuyante.

C'est la leçon que j'ai tirée de cette enquête : il y a quelque chose d'illusoire à vouloir faire un portrait exhaustif d'une personne qui n'est plus là pour témoigner. En deux ans, j'ai réussi à retrouver énormément de choses. Mais, vous avez raison, il restera toujours beaucoup de zones d'ombre et de scénarios qui coexistent dans mon esprit, à la mesure de la complexité des existences. Nous ne sommes pas des êtres faits d'un bloc et nos parcours ne sont pas linéaires. Au dernier moment, à la fin du livre, un nouveau scénario surgit qui dynamise

les représentations que je me suis faites des choix qu'avait pu faire mon grand-père. Un cousin, toujours en vie, m'affirme que finalement mon grand-père était juste un amoureux de la liberté, un séducteur et que la politique et la guerre, il s'en fichait. C'est peut-être également vrai. Tout est possible, en fait. Je sais qu'il faut rester très modeste par rapport à ce qu'on parvient à saisir d'une existence. J'ai réussi à tracer les contours de celle de mon grand-père, et c'est déjà beaucoup.

Vous avez pardonné à votre père et à votre grand-père ?

Oui, j'ai pardonné. En fait, je ne pardonnerai jamais la complicité de mon grand-père avec les criminels nazis, mais au moins je comprends ce qu'a été son cheminement. De toute façon, personne n'est en mesure de dire ce qu'il aurait fait dans des circonstances identiques. C'est compliqué de porter des jugements, mais en revanche, c'est très important de continuer à raconter cette histoire. Pour essayer de la comprendre. Cette tentation facile dans laquelle tout le monde, que ce soit à l'Est ou à l'Ouest, est en train de tomber, prouve qu'il y a quelque chose qui n'a pas été complètement digéré et compris. Il y a encore le fantasme de croire que la solution peut être le rejet, la haine de l'autre, de l'étranger, la recherche de boucs émissaires ou tout simplement le nationalisme qui, on le sait bien, ne mène qu'à la guerre. Au fur et à mesure de ces recherches : j'avais l'impression que ce que je lisais me parlait non seulement d'une époque révolue, mais de notre époque d'aujourd'hui, même si ce n'est pas un décalque. J'ai assisté comme tout le monde à un salut nazi fait par Elon Musk de façon insidieuse lors de la cérémonie de prestation de serment de Trump. On ne sait pas comment l'interpréter, mais on sait très bien que ça ne peut pas ne pas être calculé. Cette nostalgie, elle est toujours là.

Après avoir écrit *Le consentement* et *Patronyme*, vous vous sentez apaisée, réconciliée avec vous-même ?

Oui, ça procède d'un chemin qui me permet de continuer à me réapproprier mon histoire. Et c'est important pour moi de marquer le fait que ma vie ne se réduisait pas à l'épisode de ma rencontre avec Gabriel Matzneff. J'avais un peu ce sentiment à force d'être sollicitée systématiquement sur les questions de violences sexuelles faites aux mineurs, j'y ai été constamment ramenée alors que j'avais écrit *Le consentement* pour me débarrasser de cette histoire. Mais les deux histoires sont tout à fait liées. Les modèles masculins auxquels j'ai été confrontée dans ma petite enfance, dans ma famille, ne sont pas sans lien avec la figure même de Matzneff. Je pense notamment à l'homosexualité refoulée de mon père. J'ai toujours imaginé que Gabriel Matzneff avait aussi cette dimension-là en lui. Tout cela a éclairé plein de zones d'ombre de ma propre vie, de ma propre psyché, noyée dans cette histoire. Et je me sens, oui, sans doute plus apaisée, même si je ne crois pas tout à fait au côté thérapeutique de l'écriture. Mais le fait de transmettre cette histoire, ça m'aide à être un peu plus en paix avec moi-même.



★★★★☆
Patronyme
VANESSA SPRINGORA
Ed. Grasset
368 p.
22 euros,
ebook
15,99 euros



Avec Le Soir et Premier Chapitre lisez les premières pages de ce livre sur notre site.